



Intervention du samedi après-midi

Face à la problématique des "nouveaux modes de vie",

Vivre ensemble dans un Monde en mutation

Par Marc Mortureux, le 4 mai 2013

Introduction

Je ne suis en rien un expert du sujet, mais je vais vous livrer quelques éléments d'éclairage à partir de mon **expérience de « praticien »**, en responsabilité dans la vie professionnelle, dans le public et le privé, ainsi qu'en tant que citoyen de ce monde. Je le ferai plus particulièrement en tant qu'observateur privilégié de la société de par mes responsabilités actuelles, comme dirigeant d'une agence de sécurité sanitaire, au travers du rapport au risque que je peux en percevoir, en étant dans une position très intéressante à l'articulation de la science, de la société et du politique.

Je commencerai par quelques données permettant de caractériser l'état de notre société, puis je proposerai différentes pistes pour être acteur de ce monde en mutation.

1. Nouveaux modes de vie

Le baromètre 2013 sur les « conditions de vie et aspirations » du CREDOC a un titre éloquent : « **les Français tétanisés** ». Le premier constat est que jamais, depuis 35 ans que ce baromètre existe, les Français n'ont porté un **regard aussi pessimiste sur leur société**. Nous sommes les champions du monde ! On a l'impression d'assister à un **navfrage collectif**. Le plongeon général dans la morosité s'est doublé d'une déconnexion entre les représentations individuelles et collectives. Les Français estiment de plus en plus souvent que leur niveau de vie personnel s'est dégradé, mais ils portent un jugement encore plus noir sur la situation globale.

1. *Pas de promesse d'un avenir meilleur*

A la question « Pensez-vous qu'il y aura demain un avenir meilleur pour vos enfants ? », 68% des personnes répondent non. Dans notre société, la **survie du quotidien** frappe un nombre considérable de nos concitoyens. Or, dans les sociétés rurales, on acceptait un quotidien difficile parce qu'il y avait une **promesse dans l'au-delà** : si tu te comportes bien, tu iras au Paradis ! Parfait, j'ai ma plus-value. Quand nous étions dans une société industrielle, la promesse était : si tu travailles bien, tu vas améliorer ta condition matérielle. Plus-value matérielle. Nous sommes dans une société de consommation, où le quotidien devient de plus en plus difficile parce que nous sommes frustrés de ne pas pouvoir satisfaire nos envies – et la



frustration est douloureuse. La plupart des gens n'ont aucune promesse spirituelle ni aucune promesse matérielle. Leur quotidien devient **une souffrance**.

Ce même baromètre témoigne par ailleurs d'une **opinion moins compatissante** : les crises économiques étaient généralement suivies d'une augmentation de la compassion de la population envers les plus modestes et d'un souhait marqué d'intervention des pouvoirs publics pour leur venir en aide. Ce n'est plus le cas, les politiques sociales étant de plus en plus mises en cause.

2. Un univers de plus en plus insécurisant

Le sociologue allemand Ulrich Beck dépeint nos sociétés modernes en état d'« **insécurité sociale** » permanent. Chacun se sent précarisé et perméable à toutes les angoisses, catastrophes naturelles, et risques technologiques. Et cette violence interpelle d'autant plus qu'elle est au cœur de notre société : comment se fait-il que 50 % des interventions policières aient lieu à l'intérieur des familles ? De même, la violence verbale se situe à un niveau jamais atteint dans le milieu scolaire. Ces éléments témoignent des profonds bouleversements du modèle familial traditionnel.

Notre génération était dans une large mesure protégée des violences de ce monde jusqu'à dix-huit ans. **Les jeunes sont confrontés à la cruauté du monde dès le plus jeune âge**. Leur monde est d'une violence incroyable. Pour eux, la violence est ordinaire, et toutes les relations d'autorité sont contestées : l'enfant conteste le père, l'élève conteste le professeur, l'électeur conteste l'élu,... Les jeunes générations sont ainsi confrontées à deux problèmes majeurs : **l'identité** et la **méseshime de soi**.

3. L'impact des nouvelles technologies de l'information

En moyenne, les français regardent la télévision 3h50 par jour. Concernant Internet, le temps moyen a doublé en 10 ans, pour dépasser 30' par jour, beaucoup plus pour les jeunes. Avec les nouvelles technologies, nous nous parlons de plus en plus, mais nous nous écoutons de moins en moins ! Le taux d'écoute entre les parents et les enfants aux États-Unis a baissé de 35 % ! Or **sans écoute, il n'y a pas d'empathie, et sans empathie, il n'y a pas de collectif**.

Autre conséquence : **la fatigue psychique**. Tous les progrès technologiques ont été destinés à alléger considérablement la fatigue physique, voire l'esthétiser. Quand vous allez trop vite, les crampes, les points de côté, etc., sont des signaux d'alarme, mais **il n'existe pas de signal d'alerte pour la fatigue cérébrale**. Nous sommes tous programmés pour avoir 150 000 accommodements visuels et globalement, on en consomme entre 35 000 et 50 000. Nos gamins qui passent deux heures sur leur console ont consommé la totalité de leur accommodement journalier ; au-delà, ils sont en fatigue psychique.

Enfin, les nouvelles technologies de l'information et de la communication ont changé notre **rapport au temps** : tout s'accélère, la technologie impose son rythme, et l'information se transmet sans l'accompagnement de la communication non verbale.

4. Une société obsédée par le risque zéro

J'en viens à notre **rapport au risque** qui est un angle d'analyse intéressant sur la culture et l'état de notre société française. Pardonnez-moi cette image forcément caricaturale : considérez une maman américaine et une maman française au jardin du Luxembourg. La maman américaine appelle son petit, lui enlève son pull et son cache-nez et lui dit : « Tu vas t'éclater pendant deux heures, tu vas te faire des tas de copains puis tu reviendras me voir ». La maman française dira à son enfant : « Écoute, mon petit Jeannot, il y a un bac à sable. Fais très attention. Mets ton bonnet, il ne faut pas que tu attrapes froid. Et si quelqu'un te fait mal, tu viens voir tout de suite maman ! »

De par mon travail, j'observe l'état de notre société dans **notre rapport au risque**, ainsi qu'au **progrès et à la technologie**. Il est aujourd'hui **plus facile de gérer les inquiétudes** en tant que lanceurs d'alertes, **que de sécuriser**. Le progrès apparaît plus comme un facteur de risques que comme un facteur d'opportunités. Au point que je rencontre aujourd'hui des gens qui ne veulent plus faire vacciner leurs enfants contre le Tétanos, par peur des vaccins, et, plus grave, ils trouvent des médecins complices pour faire un faux certificat de vaccination !

A la question : « Le progrès scientifique et technologique crée-t-il un monde meilleur ? » Dans les pays émergents, 87 % des personnes interrogées ont répondu « oui » ; dans les pays développés, la part de « oui » tombe à 79 % ; en France, elle n'est que de 61 %. À l'assertion : « Depuis que j'utilise les nouvelles technologies numériques, mon corps et mon cerveau fonctionnent mieux », le « oui » recueille 81 % dans les pays émergents, 63 % dans les pays développés et 45 % en France ! Nous sommes **l'un des pays les plus inquiets par rapport au progrès**.

Je suis marqué, dans mon travail à l'Anses, par cette **méfiance vis-à-vis de l'innovation** : OGM, nanotechnologies, radiofréquences,... L'absence de mise en évidence de risque ne suffit plus à rendre acceptable une nouvelle technologie : on veut des preuves définitives, non seulement sur les effets à court terme, mais aussi sur le long terme, y compris les éventuels effets intergénérationnels. C'est une attente en soi légitime, mais inaccessible quand, par définition, on manque de recul, comme ce fut le cas par exemple quand Pasteur mit au point les premiers vaccins et traitements contre les maladies infectieuses.

Notre société est **obsédée par le risque zéro**, avec un comportement assez paradoxale de nombreux de nos concitoyens : d'une part, une exigence sécuritaire toujours plus forte (exemple des antennes relais qui inquiètent le voisinage) mais, d'autre part, des téléphones portables fournis de plus en plus jeunes aux enfants (sachant que, s'il y a risque, il vient d'abord des téléphones eux-mêmes). Autre exemple : les personnes qui vont s'exposer aux rayonnements UV en cabine avant l'été (risque avéré de cancer de la peau).

Maintenant que les risques aigus sont bien maîtrisés, on s'interroge de plus en plus sur les **risques chroniques**, de long terme, invisibles et insaisissables, sans visage, lié à la mondialisation, mais aussi à l'omniprésence, diffuse, à faibles doses, de produits chimiques de synthèse. Plus le risque est réduit, plus le risque résiduel paraît inacceptable ! Et si l'espérance de vie a cru ces 50 dernières années de façon spectaculaire (de 69,9 ans à 81,4 ans en France), on craint aujourd'hui un retour en arrière.



Ces considérations amènent à porter un **regard circonspect sur l'alliance de la science et de la technique**, ce couple cimenté par l'économie de marché et qui règne sur notre monde. Et une des choses qui me frappe dans mon travail, où je suis amené à dialoguer de façon très régulière avec tous les acteurs de la société civile – associations de consommateurs, ONG environnementales, partenaires sociaux -, c'est à quel point **beaucoup rêvent d'un monde qui n'est pas celui dans lequel nous sommes**, une image idéalisée d'un monde qui n'a en fait jamais existé, et attendent de nous d'être le rempart absolu à toutes leurs angoisses d'un monde sans frontière et sans visage.

2. Société en crise ou en mutation ?

Je n'irai pas plus loin dans la description de certains traits de notre société, qui pourrait ne conduire qu'à accroître encore le pessimisme ambiant, et je voudrais au contraire consacrer l'essentiel à ce qu'il y a de passionnant dans l'époque que nous vivons et à la façon dont nous pouvons contribuer concrètement, à notre niveau, en tant qu'hommes et femmes debout, responsables, acteurs de la société, à **mieux vivre ensemble dans ce monde en mutation**.

Car, c'est mon premier point, je crois en effet profondément que nous ne sommes pas en crise, mais en **mutation**, ou encore en métamorphose ! Bien évidemment, nous vivons une crise financière et sociale. Mais en sortant de la crise, on retrouve la **situation ex ante**. Or, dans les années qui viennent, quand nous sortirons de la crise, la société n'aura plus rien à voir, car nous assistons à une accélération de l'évolution des matériaux, de la génétique, de la communication (par le numérique) et tout cela est en train de bouleverser notre monde. Si nous sommes en métamorphose, **le futur est la contestation de notre présent**. Il nécessite des ruptures, des remises en cause. Tout acte du quotidien et du présent doit être fait en fonction de notre lecture du futur. Et nous devons tous en être des acteurs.

1. Accepter de dépasser nos intérêts propres

Cette mutation, soit on la subit, soit on l'anticipe et on l'accompagne. Cela doit nous interpeller dans le cadre de notre vie professionnelle, en tant que cadres et dirigeants chrétiens. Si nous sommes dans une **société en mutation**, où le futur ne peut être construit sur la restauration du passé, acceptons-nous de nous poser la question suivante : est-ce que j'ai la lucidité, le courage et l'intelligence pour **accepter d'ouvrir un débat dont une des conséquences pourrait être la remise en cause de la structure qui assure mon statut social, ma rémunération et mon pouvoir** ? En d'autres termes, nous pourrions méditer sur cette phrase de Winston Churchill : « *Les hommes politiques pensent à la prochaine élection ; les hommes d'État pensent à la prochaine génération.* » Sommes-nous capables d'accepter de nous remettre en cause pour faire en sorte que les actions que nous menons soient durables, au-delà de nos propres intérêts ? Sommes-nous complices de tous les blocages de notre société, qui conduisent à l'immobilisme et à la désespérance, ou osons-nous prendre le risque d'être acteur des remises en cause qui peuvent nous toucher personnellement ?

Ce sujet est intéressant : quand on ramène le débat au niveau des intérêts, les sociétés se déchirent, mais quand on l'élève au niveau des causes, elles se transcendent. Nous avons intérêt, les uns et les autres, à **réfléchir aujourd'hui aux causes qui doivent nous transcender**, même si on peut avoir ensuite un regard sur la gestion des intérêts qui nous déchirent.



C'est d'autant plus important que nous vivons une période particulière : si nous acceptons que nos sociétés se construisent autour de trois grands sentiments que sont les **peurs**, les **espérances** et les **humiliations**, nous sommes dans une période où **les espérances collectives ont disparu**. L'espérance communiste : chute du mur de Berlin. L'espérance libérale : chute de Lehman Brothers. Les espérances religieuses sont fracassées soit sous le poids des intégristes, soit sous l'avancée des sciences. Les espérances politiques apparaissent aujourd'hui davantage comme des stratégies de conquête de pouvoir que comme un pouvoir au service d'un projet.

2. Etre porteur d'espérance

Lorsque notre société n'a **plus d'espérance collective** – ce qui est le cas actuellement – la porte est ouverte pour ceux qui gèrent les peurs et les humiliations. Or la gestion des peurs neutralise l'action, et la gestion des humiliations crée des forces qui peuvent détruire le système. En tant que chrétien, même si nous faisons de plus en plus l'expérience d'être désormais une minorité dans la société d'aujourd'hui, nous restons, individuellement et collectivement, une force importante dans la société d'aujourd'hui, appelée à agir selon les valeurs de l'Evangile et **à être porteur d'espérance là où nous sommes**.

On peut être tenté de se replier sur nous-mêmes, de prendre de la distance par rapport à un monde dont certaines évolutions sociétales nous heurtent, de protester avec le plus grand monde sur le fait qu'on va « dans le mur » et contribuer à la fédération des forces de contestation, au nom d'intérêts très disparates. Et ceci d'autant que, avec la perte de crédibilité du politique, nous voyons apparaître de plus en plus la **légitimité de la contestation** plutôt que l'acceptation de la légitimité de la décision.

Mais je crois qu'il faut **résister à cette tentation** et faire preuve au contraire d'une grande espérance basée sur les potentialités extraordinaires qu'offre cette période de métamorphose, propice à la créativité, où nous devons peser sur des choix majeurs en faveur non pas de nous-mêmes mais des futures générations. Je pense que les journées que vous allez organiser sont une **opportunité de témoigner** de multiples expériences individuelles en ce sens, modestes, à hauteur d'homme, par petit pas, mais également au travers de messages collectifs, de cris d'espérance pour la société toute entière.

Dans un monde incertain, où l'avenir est compliqué, **celui qui avait la charge de fixer le cap, l'homme politique, n'est plus écouté**. C'est l'expert qui est écouté. Mais on s'aperçoit que l'expert, qui était chargé d'apporter des certitudes, est plus porteur d'incertitudes – ce qui est tout à fait normal au regard de la dynamique du progrès scientifique. Le vrai problème sur lequel nous pourrions réfléchir est : comment peut-on retrouver **l'enthousiasme du futur**, le goût de l'aventure, le goût d'entreprendre, le goût de vivre ensemble, riche de notre diversité ? Voilà de beaux enjeux pour vos journées nationales.

3. Gérer les potentialités et non les échecs

Au-delà du choc de compétitivité, qui est au cœur de la problématique pour la France et l'Europe, nous avons probablement besoin d'un **choc culturel**. Au moment où **notre collectif est en train de s'inverser par rapport à la puissance de l'individu**, nous voyons des individus, partout dans le monde, devenir de plus en plus libres, de plus en plus créatifs, de plus en plus inventifs, mais en même temps de plus en plus fragiles.



La force de l'Allemagne est le respect du processus, celle de l'Angleterre est l'obsession du résultat et celle de la France est le génie de sa créativité. Tout notre système (éducatif, administratif et politique), qui devrait reposer sur la valorisation des potentiels de chacun, fonctionne selon la **gestion des échecs et non pas des potentialités**. Jusque dans l'enseignement supérieur, le parcours scolaire est basé sur le travail individuel, avec la sanction des résultats, alors que dans le parcours professionnel, on nous apprend à travailler collectivement et selon des objectifs.

En France, si vous échouez à l'école, vous êtes nul, si votre femme est partie, vous êtes nul, si vous déposez le bilan, vous êtes nul, si vous n'avez pas de Rolex, vous êtes nul ! Nous sommes encore dans un système de management vertical, c'est-à-dire que le directeur se croit supérieur au sous-directeur, qui lui-même se croit supérieur à son subordonné, et on pousse le vice jusqu'à faire sentir à l'inférieur le poids de son infériorité. On le voit en tout cas encore beaucoup dans le système d'Etat. La France est un des rares pays au monde à **préférer la jouissance du pouvoir à l'exercice du pouvoir**.

Or il est évident qu'aujourd'hui, **avoir un titre n'est pas une supériorité, mais une responsabilité**. Ce n'est pas être au-dessus, mais c'est être au cœur, au service. En tant que responsables en entreprises, dans l'administration, les services publics, ou encore dans les mouvements associatifs ou en Eglise, nous devons être attentifs à faire en sorte que **chacun de nos collaborateurs valorise au maximum son potentiel**.

Cela représente un **vrai choc culturel**. Si vous allez au Canada, en vous embrassant le matin quand vous partez au travail, votre femme ou votre mari vous dit : « Enjoy ! ». En France, il ou elle vous dit : « Bon courage ! ». Au Canada, vous laissez vos problèmes personnels à la porte de l'entreprise et vos problèmes professionnels à la porte de chez vous. En France, on estime que celui qui quitte son travail à 17 heures est quelqu'un de paresseux ! Aux États-Unis, quelqu'un qui ne part qu'à 19 heures est quelqu'un de mal organisé.

Nous voyons exploser le taux de divorces chez les cadres, car, comme il n'y a pas de rupture entre le travail et la vie privée, on passe plus de temps à caresser son ordinateur que son conjoint ! Et on voit bien que des **ruptures d'affectivité** se produisent. Nous devons être extrêmement prudents face à ces phénomènes. Là encore, nous pouvons agir pour nous-mêmes et ceux qui nous entourent.

Enfin, nous voyons de plus en plus de **jeunes super-diplômés** être préoccupés et timides, et de brillants esprits complètement tétanisés. Sans y prendre garde, nous pouvons parfois rajouter une souffrance à une autre. Il faut donc être attentifs à ces **fragilités nouvelles**, parce que nos jeunes sont extrêmement créatifs et inventifs, mais extrêmement moins résistants que nous ne le sommes à la douleur et à la souffrance.

4. Responsable en entreprise : créer du lien, être porteur de sens

À la question : « En quelle institution avez-vous le plus confiance ? », les **hôpitaux** arrivent très largement en tête. Mon analyse est que, si je n'existe plus en tant qu'individu et que je n'ai pas confiance en moi, le seul endroit où j'existe et où l'on s'occupe de moi est l'hôpital. Je suis alors le centre d'intérêt. De façon surprenante, la deuxième institution dans ce classement est la police. Je vis dans un monde insécuritaire et je demande au collectif de me protéger de l'autre.



Il est aussi tout à fait intéressant de noter **la remontée très forte des entreprises**. Cela signifie : je ne crois plus en la socialisation collective par la Nation, mais **je me sens de plus en plus citoyen dans l'entreprise**, car c'est elle qui assure mon confort, mon positionnement et le lien. D'où l'importance, en tant que chrétiens, de ne pas désertier le monde de l'entreprise mais d'en faire au contraire un des lieux concrets d'engagement chrétien, au cœur de l'exercice de nos responsabilités.

Dans une société stressée, le meilleur facteur d'apaisement n'est pas l'antidépresseur, mais **le lien que l'on a avec l'autre**, et notamment avec une personnalité sécurisante. Le rôle du responsable est complexe, car il ne doit pas transférer son propre stress, mais doit absorber celui de ceux dont il a la charge, pour être à leurs yeux une personne sécurisante : sécurisante dans les objectifs, sécurisante dans la considération et, surtout, sécurisante dans le sens qu'elle doit donner à la mission de ses subordonnés.

Le « boss » doit **fixer le cap et le sens de son action**. En tant que dirigeant d'un établissement public, je peux témoigner que ce n'est pas simple aujourd'hui, où le seul horizon est la baisse durable des effectifs et des crédits, sans cohérence avec les missions. Mais je crois néanmoins profondément qu'en **vivant sa responsabilité comme un engagement au service du collectif**, en veillant à **être exemplaire au niveau des valeurs**, on peut être porteur de sens et d'espérance.

En tant que manager, plus que de passer tout le temps de sa vie au travail, il faut **donner de la vie à son temps !** C'est probablement beaucoup plus important qu'on l'imagine : **la quête de sens, l'humanisation et la vitalisation** de son espace professionnel.

Parce que nous n'arrivons plus à vivre ensemble dans l'espace collectif et que nous avons du lien dans l'espace économique, **c'est là que nous nous investissons dans la socialisation**. On voit bien que l'esprit d'équipe est un élément de construction d'une appartenance. Parce que je suis libre, je ne veux pas être sous la contrainte, mais sous le choix. Et c'est au cœur du questionnement des cadres et dirigeants chrétiens que nous sommes.

5. Reconstruire des convictions

Nous avons en France un problème de temporalité : la décision politique est totalement opposée à la construction d'une solution durable, et **la dictature de l'urgence est en train d'aveugler le moyen terme**. Tous nos concitoyens savent que les évolutions qui doivent être conduites sont longues, à moyen terme.

Très naturellement, sans y prendre garde, **nos décideurs politiques se sont laissés aller à la consommation**. On a préféré gagner un électeur, même si on perdait un citoyen. Nos concitoyens regardaient les institutions de la République par les valeurs qu'elles représentaient. Or aujourd'hui, on consomme les institutions de la République. On ne veut pas que le juge soit juge, mais qu'il fasse mal à celui qui nous a fait mal. On ne veut pas que le professeur soit bon, mais qu'il donne un « 20 » à notre enfant. On ne veut pas que le scientifique soit neutre, mais qu'il nous donne raison. Cette notion de consommation fait que nous avons quitté le champ des convictions pour aller sur celui des émotions.

Or nous avons **besoin de reconstruire des convictions**. Les convictions, c'est du temps moyen, du temps long. Les émotions, c'est du court terme. Construire des sociétés sur des émotions, c'est les construire sur du sable. Pour revenir à notre rapport au risque, nous voyons bien que la consolidation des connaissances scientifiques est quelque chose de long terme : qui a



raison dans les débats sur les OGM, sur les gaz de schiste, sur les nanotechnologies ? La question que nous pourrions nous poser est : comment se fait-il que nous soyons incapables d'avoir un débat scientifique apaisé ? Est-ce un problème de procédure, de résonance scientifique, de pulsions émotionnelles et de gestion des peurs plus typiquement français qu'ailleurs ? Notre problème est probablement lié à l'une des fragilités de la société française : la notion de partage. Mais aussi notre **capacité à se mettre à la place de l'autre**, sans craindre d'être oublié ou dénigré en retour. Prendre le risque d'aller vers l'autre sans garantie de la réciprocité.

Au moment où la métamorphose est en train d'ouvrir des perspectives absolument incroyables, en *terra incognita*, nous avons un **rôle passionnant à jouer**, pour contribuer à **retrouver du sens, de la confiance et de l'espérance**. En tant que responsable en entreprise ou dans notre milieu professionnel, mais aussi en passant de **consommateur à consom'acteur**, responsable de nos choix, car, comme le disait Victor Hugo, « tout ce qui augmente la liberté augmente la responsabilité ». Il faut enfin **se réapproprier l'espace politique**, l'espace du **débat public**, pour **porter nos convictions** et faire en sorte que les décisions qui doivent être prises, au nom de l'intérêt des générations à venir, soient acceptées, dans la durée, y compris par celles et ceux qui les subissent et même en deviennent les meilleurs défenseurs.

Conclusion

Alors, vous me direz, tout ceci est « facile à dire » un samedi après-midi en conseil national du MCC, tous bienheureux de se retrouver ensemble, forts de convictions et d'un engagement commun au service du Mouvement. Mais c'est une autre paire de manche dans notre vie quotidienne, dispersés partout en France au cœur de réalités difficiles. Et bien moi, je vous invite, en guise de conclusion, à méditer ces versets du Deutéronome que j'aime beaucoup : « vois, je te propose aujourd'hui vie et bonheur, mort et malheur. **Choisis donc la vie** ». Nous sommes invités à choisir la vie, la confiance en l'autre et l'espérance d'un avenir nouveau. Et n'ayons pas peur, nous en sommes pas seuls : Jésus nous précède en Galilée, c'est le message de Pâques, dans la Galilée de nos vies quotidiennes.